

QUATRAINS ET LETTRES

¹ *Vers de circonstance*, Poésie/Gallimard, Paris, 1996, pp. 71, 94, 115.

² Il s'agit du débarcadère du bateau-mouche de la Place de la Concorde.

³ V. Littérateurs et poètes jeunes, 3.

⁴ Eventails, 8.

⁵ Dons de fruits glacés au Nouvel an, 49.

⁶ BLJD M2894 2/2.

Quatrans adressés aux Rodenbach¹

«*Qui donc disait que M. Stéphane Mallarmé est obscur et sa poésie une partition compliquée ? La jolie et spirituelle revanche : il se fait lire à vue par les employés de la poste.*»

Georges Rodenbach

*Va-t'en, Messenger, il n'importe
Par le tram, le coche ou le bac²
Rue, et 2, Gounod à la porte
De notre Georges Rodenbach.³*

*Ce peu d'aile assez pour proscrire⁴
Le souci, nuée ou tabac
Amène contre mon sourire
Quelques vers tu de Rodenbach.*

*Mûris en azur barbaresque
L'envoi n'est pas ce que je veux
Acceptez des fruits couleur presque
De gloire et de vos cheveux.⁵*

Anna Rodenbach a répondu par cette lettre au cadeau de nouvel an de Stéphane Mallarmé.⁶

Cher Monsieur,
Vous m'avez comblée d'une charmante manière et combien je suis fière du quatrain qui accompagnait votre envoi. Les bonbons, si bien harmonisés de goût et de couleur, ont disparu déjà, mais je garde vos vers délicieux pour moi, et pour la postérité, eux qui sont bien plus de la couleur de la gloire que de mes cheveux. Merci encore ; et nos meilleures amitiés aux dames Mallarmé.

A. Rodenbach



*Vanité le verger qui dore
Tel fruit ou le glace aux hivers
L'heureux Rodenbach sait enclorre
Sa Vie entre vous et des vers.⁷*

*Remplace-nous, improvise
Congrument, Monsieur Tintin
A ces bonbons leur devise
Autre rimeur galantin.⁸*

Albert Besnard,
Portrait d'Anna Rodenbach
Huile sur toile,
Musée d'art de Toulon
© Nicolas Burzoni

Première invitation de Georges Rodenbach à Valvins⁹

Valvins, par Avon (Seine-et-Marne)
Jeudi soir, 8 septembre 1892

Cher ami,
Vous voici heureux, ce qui nous fait tels. Je pense qu'un fils était l'attendu, tout dit que Madame Rodenbach, se tira de l'épreuve vaillamment, il y a lieu de sourire ; et nous embrassons de loin, pour la première fois

⁷ Dons de fruits glacés au Nouvel an, 50.

⁸ Dons de fruits glacés au Nouvel an, 51.

⁹ Après la naissance de Constantin.

¹⁰ Article de Rodenbach sur Baudelaire paru dans le *Figaro* du 6 septembre 1892 où Mallarmé est cité.

¹¹ Cette lettre rédigée peu avant la naissance de son fils le 21 août 1892 témoigne du sens de l'humour cocasse du poète nostalgique de Bruges. Doc. AML.

Constantin. Votre santé, cher ami ; j'espère qu'elle ne distrait rien des soins que vous donnez à la convalescente. Même que ce serait charmant, une fois que vous auriez à cœur joie et suffisamment considéré votre enfant et qu'un jour de repos seule ne pèserait pas à sa mère, vous, Rodenbach, de venir respirer une journée Valvins ; et nous tout conter. Je vous mettrais au dos d'une carte les indications, et c'est facile. Merci du serrement de main, qui achève votre bel article sur Baudelaire ¹⁰.

Tous trois à vous trois
Stéphane Mallarmé

Lettre inédite de Georges Rodenbach à Madame Daudet ¹¹

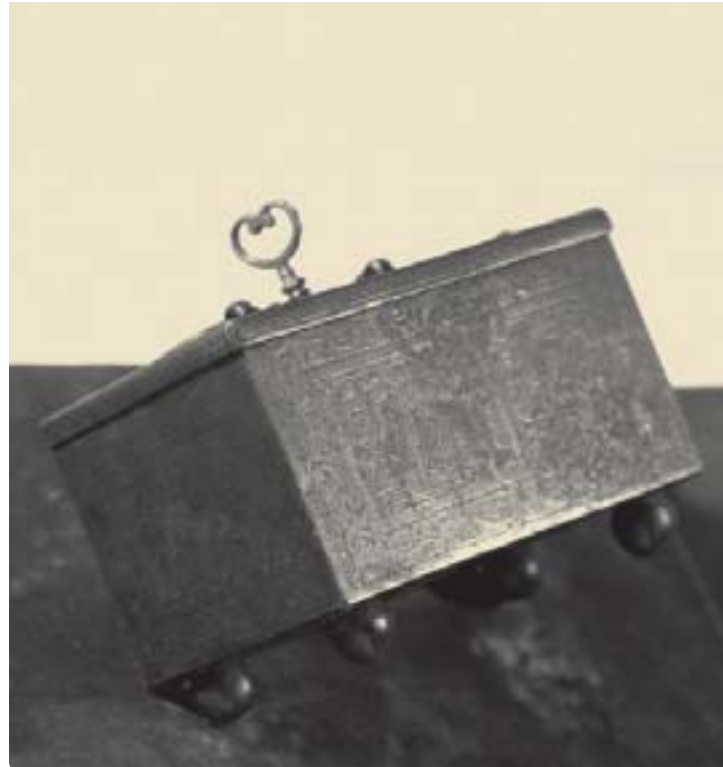
Chère Madame,

Vous avez dû me trouver bien négligent de ne pas répondre plus tôt à l'aimable envoi de votre livre à qui l'amour a donné sa couverture blanche, jolie layette. Mais je méditais de vous en parler tout haut. C'est fait. Je viens de recevoir le *Figaro*, contenant mes quelques notes qui, j'espère, vous auront fait plaisir, et disant un peu de mon admiration et de mon amitié pour Vous.

Ceci vous aura prouvé en même temps que je vais mieux puisque j'ai repris ma plume. Je vais même très bien, et il se trouve avéré que je n'ai jamais rien eu. Pas même cette fatigue nerveuse dont votre mari parlait. J'ai les nerfs solides, le cerveau pondéré. C'était simplement ceci : on demandait un jour à Bourget, mélancolique, ce qu'il avait : «J'ai la vie», répondit-il. Moi je pouvais dire : «J'ai les médecins.» ! C'est-à-dire que cet extraordinaire Docteur Hayem, pour de simples maux de tête, m'a persuadé que j'avais une dyspepsie, imposé tuyaux, sondages et un régime de lait, viandes maigres, 40 grammes de pain, etc., durant trois mois et demi.

Résultat : un amaigrissement de 10 kilos, à cause tout simplement de ce quasi-jeûne, et un affaiblissement jusqu'à des syncopes chaque matin. Il y avait déjà le Malade imaginaire et le Médecin malgré lui. J'ai été le Malade Imaginé et le Malade malgré lui !

Comment tant de crédulité, direz-vous ? Ah ! cela, c'est l'état d'esprit du malade, lequel ne s'appartient plus, est hypnotisé. C'est une psychologie spéciale, qui serait curieuse à étudier dans un livre - le malade, ou celui qui se croit tel, est dépossédé de lui-même - comme l'amoureux, comme le pénitent dans le confessionnal. - Enfin je me suis reconquis ! Au moment même où Hayem m'ordonnait Vichy et plus rien que du lait, trois autres docteurs, Potain, Robin, et un de mes amis, professeur à l'Université de



Coffret mythique des Rodenbach contenant les mèches des parents défunts. Bibliothèque Royale de Belgique, Archives et Musée de la Littérature, Fonds Rodenbach (objets) © Dominique Rodenbach.

Bruxelles, m'ont déclaré que je n'avais rien et n'avais jamais rien eu à l'estomac ! Donc je me suis remis à manger comme auparavant, et maintenant je m'amuse à m'écouter reprendre du poids, comme ce bon Banville s'amusait à écouter pousser sa barbe !

Madame Rodenbach, très vaillante et bien portante, m'a accompagné à la campagne. Lundi nous partons pour Spa qui est un peu plus mondain et vivant, et nous servira de transition pour rentrer à Paris - au grand moment, car, puisqu'on se plaint de la dépopulation de la France, je veux lui donner mon enfant - c'est-à-dire que le fils soit français - à elle, qui est ma patrie adoptive.

Quand je reviendrai, j'irai vous voir à Champrosay ¹², car je suis affectueusement curieux de vous et des vôtres et, en attendant, si vous avez un moment de loisir, vous me feriez grand plaisir de me donner des nouvelles. C'était si bon, ces longs courriers qu'on s'expédiait autrefois - et il nous reste encore à tous deux assez d'âme du XVIII^{ème} siècle pour suivre un peu la tradition.

Au revoir, Chère Madame, et recevez nos meilleures amitiés à partager en famille.

Georges Rodenbach

A partir du Lundi 1 Août.
Spa - poste restante

¹² Lieu de villégiature des Daudet.

LETTRES DE MALLARMÉ ET POÈMES

¹ Ces lettres ont été publiées par François Ruchon dans *L'Amitié de Stéphane Mallarmé et Georges Rodenbach*, Pierre Cailler éditeur, 1949.

Mallarmé a toujours fait preuve de bienveillance dans ses réponses aux jeunes poètes qui ne cessaient de lui soumettre des recueils ou des romans. Rodenbach n'a pas échappé à la règle, lui qui dès 1888 lui avait envoyé sa plaquette Du Silence. En parcourant ces commentaires, on devine cependant une admiration sincère pour son élève en poésie le plus doué (avec Paul Valéry). Ainsi, à propos des Vies encloses, le meilleur recueil de Rodenbach : «Tout cela fait, mon cher, une œuvre, employons les mots vrais, d'un génie presque unique.» Le titre que nous avons donné pour l'occasion aux lettres de Mallarmé se réfère à l'œuvre de Rodenbach qui y fait l'objet d'une critique littéraire.¹ En regard, on trouvera quelques poèmes du recueil concerné. Il est à remarquer que le Maître n'a pas eu l'occasion de donner son avis sur le dernier titre de Rodenbach, Le Miroir du ciel natal (1898) où celui-ci s'abandonnait au vers libre. Dans un ensemble poétique aux thématiques parfois vieilles, il arrive - à plus d'une reprise - que l'on découvre de véritables joyaux de la poésie française.

Le Règne du Silence

Paris, 15 avril [1891]

Mon cher ami

J'achève, empaumé. Je ne crois pas que jamais en partant déjà d'une subtilité, on ait plus loin et délicieusement filigrané l'analyse : comme parfois vous réincorporez tout d'une touche pleine et vibratoire. A part cette divination des appartements où, le plus humble, il devient princier du fait qu'y éclate le rêve, votre âme toujours donne cette haute impression de luxe *qu'elle a le temps* ; soit, de ne pas perdre une spirale mais la déroulant à son tour, vers par vers qui sont et chuchotés et chantants. *Le Règne du Silence*, «poème» c'est vrai, je comprends ; et, pour la première fois, le motif d'une œuvre se compose, et son mystérieux lien, presque de ce qui n'est pas dit, mais purement ; plane, hante : C'est très beau et très Poe, cela.

Votre main
Stéphane Mallarmé

*Douceur du soir ! Douceur de la chambre sans lampe !
Le crépuscule est doux comme une bonne mort
Et l'ombre lentement qui s'insinue et rampe
Se déroule en fumée au plafond. Tout s'endort.*

*Comme une bonne mort sourit le crépuscule
Et dans le miroir terne, en un geste d'adieu,
Il semble doucement que soi-même on recule,
Qu'on s'en aille plus pâle et qu'on y meure un peu.*

*Sur les tableaux pendus aux murs, dans la mémoire
Où vont les souvenirs en leurs cadres déteints,
Paysages de l'âme et paysages peints,
On croit sentir tomber comme une neige noire.*

*Douceur du soir ! Douceur qui fait qu'on s'habitue
A la sourdine, aux sons de viole assoupis ;
L'amant entend songer l'amante qui s'est tue
Et leurs yeux vont ensemble aux dessins du tapis.*

*Et langoureusement la clarté se retire ;
Douceur ! Ne plus se voir distincts ! N'être plus qu'un !
Silence ! deux senteurs en un même parfum ;
Penser la même chose et ne pas se le dire.*

*Les rêves sont les clés pour sortir de nous-mêmes,
Pour déjà se créer une autre vie, un autre ciel
Où l'âme n'ait plus rien retenu du réel
Que les choses selon sa nuance et qu'elle aime :
Des cloches effeuillant leurs lourds pétales noirs
Dans l'âme qui s'allonge en canaux de silence,
Et des cygnes parés comme des reposoirs.
Ah ! toute cette vie, en moi, qui recommence,
Une vie idéale en des décors élus
Où tous les jours pareils ont des airs de dimanches,
Une vie extatique où ne cheminent plus
Que des rêves, vêtus de mousselines blanches...
Or ces rêves triés ont de câlines voix,
Voix des cygnes, voix des cloches, voix de la lune,
Qui chantonnet ensemble et n'en forment plus qu'une
En qui l'âme s'exalte et s'apaise à la fois.
De même la Nature a fait comme notre âme
Et choisi, elle aussi, des bruits qu'elle amalgame,
Se berçant aux frissons des arbres en rideau,
Lotionnant sa plaie aux rumeurs des écluses...
Voix chorale qui sait, pour ses peines confuses,
Unifier des bruits de feuillage et d'eau !*

.....
*Tel canal solitaire, ayant bien renoncé,
Qui rêve au long d'un quai, dans une ville morte,
Où le vent faible à son isolement n'apporte
Qu'un bruit de girouette, en son cristal foncé,
S'exalte d'être seul, ô bonne solitude !
Isolement par quoi son cœur devient meilleur
Quand l'eau s'est peu à peu déprise et se dénude
De tout désir qui lui serait une douleur !
Quiétude où jamais ne descend et ricoche
Que le tintement frêle et doux de quelque cloche,
Frissons contagieux d'un bruit presque divin !
Et qui, plein de mirage, est comme un ciel en marche,
Tout nostalgique en des recherches d'infini !
Qu'importe ! il vit déjà d'éternité. Car ni
Les quais de pierre stricts, ni tel vieux pont d'une arche
N'empêchent la descente en lui du firmament ;
Ou la fumée éparse, au doux renoncement,
De le suivre dans l'air en chemin parallèle ;
Ou les cygnes royaux sur les bords d'ouvrir l'aile,
Graduel déploiement d'un plumage inégal
Qui mire dans l'eau plane un arpegge de plumes !*

*Ainsi le long du quai rêve le vieux canal
Où les choses se font l'effet d'être posthumes
Parmi cet au-delà de silence et d'oubli...
Mais tout revit quand même en son calme sans pli.
Or s'il reflète ainsi la fumée et les cloches
C'est pour s'être guéri de l'inutile émoi ;
Aussi le canal dit : Ah ! vivez comme moi !...
Et son eau pacifique est pleine de reproches.*

Pages

[Paris] 7 juillet 1891.

Mon cher Monsieur Mallarmé,
 Dans ce Paris d'été si vide dont la solitude se double de la mienne, quelle bonne chance d'avoir eu à lire vos *Pages* que je vous remercie d'avoir songé à m'envoyer. Surprise, presque, de la nouveauté sous cet aspect et dans ce grand texte - périlleux, où les mots ont l'air d'être vus au microscope. Mais votre art est de ceux qu'on peut regarder ainsi. J'ai déjà eu la joie de dire tout haut ce qu'il me suggère. Et combien j'ai plus encore senti dans ce sens en relisant ici ces merveilleux poèmes en prose : les uns comme *Plainte d'automne* et *Frisson d'Hiver*, déjà avec une éternité tranquille de Musée ; d'autres qu'on sent encore fortifiés de votre présence, que traverse l'ombre de votre geste, où l'on entend votre voix. Toujours c'est une vive jouissance d'art ! Et de nouveau vous m'avez communiqué, sous les espèces de tels mots magiques qui sont vôtres et où fut vraiment par vous transsubstantié l'Infini.

Croyez-moi à vous.
 Georges Rodenbach

Un souvenir pour ces dames Mallarmé de nos deux parts.

Bruges-la-Morte

Paris, 28 juin [1892]

Cher ami, il faut cependant vous exprimer, mieux que dans une rencontre et par une poignée de mains, à quel point je considère *Bruges la Morte* comme une œuvre, les silences et la mortelle transparence d'Ombre de cette cité à part. Vous êtes, n'est-ce pas et c'est indiscuté, l'évocateur de ces charmes-là, j'apprécie en ce livre le poème, infini par soi mais littérairement un de ceux en prose les plus fièrement prolongés.

Votre histoire humaine si savante par instants s'évapore ; et la cité en tant que le fantôme élargi continue, on reprend conscience aux personnages, cela avec une certitude subtile qui instaure un très pur effet. Toute la tentative contemporaine de lecture est de faire aboutir le poème au roman, le roman au poème, mais sans doute qu'on s'embarrasse de trop d'éléments, avec une juxtaposition moins exacte qu'ici : et sans votre magie. Vous avez un grand succès qui s'étend ; et, en dehors du vers, où je vous aime, vous tenez là un art, avec maîtrise, Bruges n'y sera même plus pour rien.

Voilà qui me ravit ; votre main, cher ami, affectueusement.

Stéphane Mallarmé

Il avait ce qu'on pourrait appeler «le sens de la ressemblance», un sens supplémentaire, frêle et souffreteux, qui rattachait par mille liens tenus les choses entre elles, apparentait les arbres par des fils de la Vierge, créait une télégraphie immatérielle entre son âme et les tours inconsolables.

C'est pour cela qu'il avait choisi Bruges, Bruges d'où la mer s'était retirée, comme un grand bonheur aussi.

Ç'avait été déjà un phénomène de ressemblance, et parce que sa pensée serait à l'unisson avec la plus grande des Villes Grises.

Mélancolie de ce gris des rues de Bruges où tous les jours ont l'air de la Toussaint ! Ce gris comme fait avec le blanc des coiffes de religieuses et le noir des soutanes de prêtres, d'un passage incessant ici et contagieux. Mystère de ce gris, d'un demi-deuil éternel ! Car partout les façades, au long des rues, se nuancent à l'infini : les unes sont d'un badigeon vert pâle ou de briques fanées rejointoyées de blanc ; mais, tout à côté, d'autres sont noires, fusains sévères, eaux-fortes brûlées dont les encres y remédient, compensent les tons voisins un peu clairs ; et, de l'ensemble, c'est quand même du gris qui émane, flotte, se propage au fil des murs alignés comme des quais.

Le chant des cloches aussi s'imaginerait plutôt noir ; or, ouaté, fondu dans l'espace, il arrive en une rumeur également grise qui traîne, ricoche, ondule sur l'eau des canaux.

Et cette eau elle-même, malgré tant de reflets : coins de ciel bleu, tuiles des toits, neige des cygnes voguant, verdure des peupliers du bord, s'unifie en chemins de silence incolores.

Il y a là, par un miracle du climat, une pénétration réciproque, on ne sait quelle chimie de l'atmosphère qui neutralise les couleurs trop vives, les ramène à une unité de songe, à un amalgame de somnolence plutôt grise.

C'est comme si la brume fréquente, la lumière voilée des ciels du Nord, le granit des quais, les pluies incessantes, le passage des cloches eussent influencé, par leur alliage, la couleur de l'air - et aussi, en cette ville âgée, la cendre morte du temps, la poussière du sablier des Années accumulant, sur tout, son œuvre silencieuse. Voilà pourquoi Hugues avait voulu se retirer là, pour sentir ses dernières énergies imperceptiblement et sûrement s'ensabler, s'enliser sous cette petite poussière d'éternité qui lui ferait aussi une âme grise, de la couleur de la ville !

Le Voyage dans les yeux ²

Paris, Jeudi [1893]

Mon cher Rodenbach

Il n'y a que vous pour tenter ces eaux-là y découvrant la merveille ou plutôt y installant votre transparente vision. Tout cela, furtif pour d'autres s'élargit en domaine nul et solitaire comme un lac, et vous y demeurez. Le *Voyage dans les Yeux*, puisque vous osez de cet éclair faire un titre tel qu'il est vrai tout du long,

² Partie des Vies encloses.



à la lecture, ensuite, contient des vers qui sont vous jusqu'au scintillement. J'y trouve perpétuellement deux motifs de délectation : que comme par le passé vous disiez tout suffisamment bas mais ; sans omettre une des subtilités de votre rêverie, pour montrer que rien ne vous trahit ! aussi que par un jeu inverse vous évoquiez soudain avec mystère, d'un trait unique, vibrant, silencieux. Somme toute vous avez exprimé toujours et la quantité de blanc laissée au lecteur est cependant vaste, c'est d'un art délicieux. La touche inattendue sur le clavier y fait tressaillir notre intimité constamment. Mon cher, tout ce qu'il y a de plus de la Poésie ; et soyez content. Je le suis pour ma part : votre

Stéphane Mallarmé

Les Vies encloses

Paris, Mars [1896]

Rodenbach

Un miracle, ce livre : une symphonie, frisson à frisson pas même, de toute la pureté en jeu, quand une vision, vierge ou seulement lucide pour quelques rapports à tout survivant, se replie en soi - jamais poésie ne miroita, autant, d'absolu ; mais, grâce à vos origines, vos habitudes, l'image demeure parmi cet évanouissement suprême, avec luxe, avec transparence. Les parties d'un poème, le même, ces *Vies encloses* pour la première fois ainsi, répercutent, avec une exactitude magique, les cas divers d'une analogie.

Quant au vers, cher ami, ce délice de toute minute, se succède-t-il assez fluide, avec un trait inné de chant, divinement, sans qu'on subisse aucune répétition de la mesure : ceci est inouï et glorieux à point l'alexandrin, rien d'autre n'étant plus nécessaire. Tout cela fait, mon cher, une œuvre, employons les mots vrais, d'un génie presque unique.

Aussi votre main
Stéphane Mallarmé

Eau de l'aquarium, nuit glauque, clair obscur,
Où passe la pensée en apparences brèves
Comme les ombres d'un grand arbre sur un mur.
Tout est songe, tout est solitude et silence
Parmi l'aquarium, pur d'avoir renoncé,
Et même le soleil, de son dur coup de lance,
Ne fait plus de blessure à son cristal foncé.

L'eau désormais est toute au jeu des poissons calmes
Éventant son repos de leurs muettes palmes ;
L'eau désormais est toute aux pensifs végétaux,
Dont l'essor, volontiers captif, se ramifie,
Qui, la brochant comme des rêves, sont sa vie
Intérieure, et sont ses canevas mentaux,
Et, riche ainsi pour s'être enclose, l'eau s'écoute
A travers les poissons et les herbages verts ;
Elle est fermée au monde et se possède toute
Et nul vent ne détruit son fragile univers.

•••••

La maladie est si doucement isolante :
Lent repos d'un bateau qui songe au fil d'une eau,
Sans nulle brise, et nul courant qui violente,
Attaché sur le bord par la chaîne et l'anneau.
Avant ce calme octobre, il s'appartenait guère :
Toujours du bruit, des violons, des passagers,
Et ses rames brouillant les canaux imagés.
Maintenant il est seul ; et doucement s'éclaire
D'un mirage de ciel qui n'est plus partiel ;
Il se ceint de reflets puisqu'il est inutile ;
Et, délivré du monde, il s'encadre de ciel.

•••••

Le gris du ciel du Nord dans mon âme est resté ;
Je l'ai cherché dans l'eau, dans les yeux, dans la perle ;
Gris indéfinissable et comme velouté,
Gris pâle d'une mer d'octobre qui déferle,
Gris de pierre d'un vieux cimetière fermé.
D'où venait-il, ce gris par-dessus mon enfance
Qui se mirait dans le ciel inanimé ?
Il était la couleur sensible du silence
Et le prolongement des tours grises dans l'air.
Ce ciel de demi-deuil immuable avait l'air
D'un veuvage qui ne veut pas même une rose
Et dont le crêpe obscur sans cesse s'interpose
Entre la joie humaine et son chagrin sans fin.
Ah ! ces ciels gris, couleur d'une cloche qui tinte,
Dont maintenant et pour toujours ma vie est teinte !
- Et, pour moudre ces ciels, tournait quelque moulin !

Car cet isolement anoblit, lénifie ;
On se semble de l'autre côté de la vie ;
Les amis sont au loin, vont se raréfier ;
A quoi donc s'attacher ; à qui se confier ?
On ne va plus aimer les autres, mais on s'aime ;
On n'est plus possédé par de vains étrangers,
On se possède, on se réalise soi-même ;
Les nœuds sont déliés ! Les rapports sont changés !
Toute la vie et son mensonge et son ivraie
Se sont fanés dans le miroir intérieur
Où l'on retrouve enfin son visage meilleur,
Celui de pure essence et d'identité vraie.

Les maladies des pierres sont des végétations.

Novalis.

Quand la pierre est malade elle est toute couverte
De mousses, de lichens, d'une vie humble et verte ;
La pierre n'est plus pierre ; elle vit ; on dirait
Que s'éveille dans elle un projet de forêt,
Et que, d'être malade, elle s'accroît d'un règne,
La maladie étant un état sublimé,
Un avatar obscur où le mieux a germé !
Exemple clair qui sur nous-mêmes nous renseigne :
Si les plantes ne sont que d'anciens cailloux morts
Dont naquit tout à coup une occulte semence,
Les malades que nous sommes seraient alors
Des hommes déjà morts en qui le dieu commence !

Est-ce bien toi que j'aime ou bien est-ce l'amour ?
Est-ce la cathédrale ou plutôt la madone ?
Qu'importe ! Si mon cœur remué s'abandonne
Et vibre avec la cloche au sommet de la tour !

Qu'importent les autels et qu'importent les vierges,
Si je sens là, parmi la paix du soir tombé,
Un peu de toi qui chante aux orgues du jubé,
Quelque chose de moi qui brûle dans les cierges.

Vers d'amour

1855

16 juillet : Naissance à Tournai. Le grand-père et le grand-oncle sont des acteurs déterminants de la Révolution belge de 1830. Ascendances picardes par sa mère et rhénanes par son père. Celui-ci, nommé vérificateur des poids et mesures, installe sa famille à Gand.

1866 : Études brillantes au Collège jésuite de Sainte-Barbe, où il côtoie le poète Émile Verhaeren.

1866 et 1873 : La mort de ses deux sœurs le marque à jamais.

1874 : Faculté de droit à Gand.

1877 : *Le Foyer et les champs*. Premier recueil de poèmes, renié par la suite.

1878 : Docteur en droit. Premier séjour à Paris où il fréquente le Cercle des Hydropathes.

1882 : Conférences sur Schopenhauer qu'il contribue à faire connaître en Belgique.

1883 : Banquet d'hommage à l'écrivain belge Camille Lemonnier. Rodenbach y apparaît comme l'un des principaux chefs de file de *La Jeune Belgique* qui marque la renaissance de la Littérature en Belgique. S'installe à Bruxelles où il effectue son stage d'avocat chez le juriste et l'animateur de la vie artistique Edmond Picard.

1886 : *La Jeunesse blanche* : premier recueil important. Publie de nombreux articles dans les journaux belges.

1888 : Le 26 janvier, Rodenbach s'installe définitivement à Paris, 25, rue Boursault (XVII^{ème} arrondissement). Le 11 août, il épouse Anna-Maria Urbain originaire de Frameries (près de Mons, en Belgique). Entame sa longue collaboration au *Figaro*.

1889 : Publie son premier roman, inspiré de sa jeunesse gantoise : *L'Art en Exil*. Fréquente les mardis de la rue de Rome, chez Mallarmé, ainsi que le salon de Madame Daudet et le grenier des Goncourt.

1891 : *Le Règne du Silence* (poèmes).

1892

Février : Parution en feuilleton de *Bruges-la-Morte* dans *Le Figaro*.

21 août : naissance de Constantin, son unique enfant. Les Rodenbach emménagent au n° 2 de la rue Gounod (XVII^{ème}).

1894

8 janvier : Chevalier de la Légion d'honneur à titre étranger.

21 mai : Première du *Voile* à la Comédie-Française. *Musée de béguines* (recueil de contes).

1896 : *Les Vies encloses* (poèmes).

1897 : *Le Carillonneur* (roman).

Les Rodenbach s'installent dans un hôtel particulier situé au n° 43 du boulevard Berthier.

1898

Le Miroir du ciel natal (poèmes). *L'Arbre* (nouvelle).

25 décembre : Mort de Georges Rodenbach des suites d'une typhlite ou d'une appendicite.

Œuvres posthumes

Publication du *Rouet des brumes* (contes) et du *Mirage* (adaptation théâtrale de *Bruges-la-Morte*).

1920 : Erich Wolfgang Korngold crée *Die Tote Stadt*, opéra en trois actes tiré de *Bruges-la-Morte* (plus particulièrement du *Mirage*).

1924 : Pierre Maes, son premier biographe, réunit ses principaux articles d'art dans *Evocations*.

Deux biographies de référence :

Georges Rodenbach (1855-1898), Pierre Maes, Académie Royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique, Duculot, Gembloux, 1952.

Georges Rodenbach (1855-1898), Paul Gorceix, Ed. Champion, Paris, 2005.

Site internet consacré à Georges Rodenbach

Conçu par Dominique Rodenbach et Joël Goffin. <http://users.skynet.be/rodenbach/>

1877 : *Le Foyer et les Champs*, Poésies, Paris et Bruxelles, V. Palmé et Lebrocq, in-8°, 88 p.

1879 : *Les Tristesses*, Poésies, Paris, Alphonse Lemerre, in-12°, 122 p.

1880 : *La Belgique* (1830-1880), *Poème historique*, Bruxelles, Office de Publicité, in-8°, 24 p.

1881 : *La Mer Élégante*, Poésies, Préface de Jean Aicard, Paris, A. Lemerre, in-12°, 116 p.

1884 : *L'Hiver Mondain*, Poésies, Bruxelles, Henry Kistemaeckers, in-12°, 142 p. illustré de 2 croquis de Jan Van Beers. Publié dans *La Jeune Belgique* et *La Revue Moderne*.

Vers d'Amour, Poésies, Bruxelles, Jeune Belgique, in-8°, 26 p., 25 ex. numérotés, *Revue de La Jeune Belgique* du 15 juillet-15 août 1884.

La Petite Veuve, Saynette en un acte et en prose, in-12, 22 p. Bruxelles, J. Fink, en collaboration avec Max Waller.

1885 : *La Jeunesse Blanche*, Union Littéraire Belge, Concours 1884-1885, Rapports et Œuvres Couronnées, Bruxelles, P. Weissenbruch, in-12°, 50 ex.

1886 : *La Jeunesse Blanche*, Poésies, Paris, Alphonse Lemerre, in-12°, 164 p.

1887 : *Anthologie Contemporaine des Ecrivains Français et Belges* : Georges Rodenbach, Bruxelles, A. de Nocée, in-12°, br. de 8 p.

Matinées Littéraires, Artistiques et Scientifiques, conférence de Georges Rodenbach le 13 avril 1887 sur Le Pessimisme dans la Littérature, Bruxelles, F. Larcier, in-8°.

1888 : *Du Silence*, Poésies, Paris, Alphonse Lemerre, in-16°, 52 p. Réimprimé dans *Le Règne du Silence*. *L'Amour en Exil*, Nouvelle, Paris, *Revue de Paris* et de Saint-Petersbourg du 15 mai 1888, gr. in-4°, 38 p.

1889 : *L'Art en Exil*, Roman, Paris, Librairie Moderne, in-8°, 254 p.

1891 : *Le Règne du Silence*, Poèmes, Paris, Bibliothèque Charpentier, in-12°, 240 p.

1892 : *Bruges-la-Morte*, Roman, Paris, Librairie Marpon et Flammarion in-12°, 223 p., Frontispice de Ferdinand Khnopff et 35 illustrations photographiques, Publié dans le *Figaro* du 4 au 14 février 1892.

1893 : *Le Voyage dans les yeux*, Poésie, Paris, Ollendorf, 1893, in-16°, 48 p. Réimprimé dans *Les Vies Encloses*.

1894 : *Musée de Béguines*, Nouvelles, Paris, Charpentier, in-12°, 237 p.

1895 : *La Vocation*, Roman, Paris, P. Ollendorf, 1895, in-12° oblong, 188 p., Illustrations de H. Cassiers.

Les Tombeaux, Paris, Chamerot et Renouard, 250 x 170, in-8°, 20 p., Images de James Pitcairn-Knowles.

1896 : *Les Vierges*, Texte en prose, Paris, Chamerot et Renouard, 250 x 170, in-8°, 20 p., illustrations de Jozef Rippl-Ronai

Les Vies Encloses, Poèmes, Paris, E. Fasquelle, in-12°, 230 p., réimprimé en 1902.

1897 : *Le Carillonneur*, Roman, Paris, E. Fasquelle, in-12°, 325 p.

Villes Mortes, Quatre Poèmes, Anvers, J. B. Buschman, in-4°, 8 feuillets, réimprimés dans *Le Miroir du Ciel Natal*.

Le Voile, Théâtre, Un Acte en vers, Paris, Ollendorf, in-12°, 42 p., Joué à la Comédie Française le 21 mai 1894.

1898 : *L'Arbre*, Nouvelle, Paris, P. Ollendorff, in-12° oblong, 151 p., Illustrations de R. Pinchon.

Le Miroir du Ciel natal, Poèmes, Paris, E. Fasquelle, in-12°, 223 p.

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES DE GEORGES RODENBACH / SOURCES

EDITIONS POSTHUMES

1899 : *L'Elite*, Écrivains, Orateurs Sacrés, Peintres, Sculpteurs, Paris, E. Fasquelle, in-12°, 294 p. 1901
Le Rouet des brumes, Contes, Paris, Ollendorf, in-12, 284 p., couverture de Géo Dupuis.
Le Mirage, Drame en 4 actes, Paris, P. Ollendorf, in-12°, 168 p., Drame tiré de Bruges La Morte.

1903 : *Anthologie des Écrivains Belges de Langue Française : Georges Rodenbach*, Bruxelles, Dechenne et Cie, in-12° oblong, 120 p.

1923 : *Œuvres de Georges Rodenbach, Poésie, I -*
La Jeunesse blanche ; Vers d'amour ;
Le Livre de Jésus - Le Règne du silence, in-8°, 312 p.

1924 : *Evocations*, Notice de Pierre Maes,
La Renaissance du Livre, in-18°, 320 p.

1925 : *Œuvres de Georges Rodenbach, Poésie, II -*
Les vies encloses ; Le miroir du ciel natal ; Plusieurs poèmes, Paris, Mercure de France, 2^{ème} volume, in-8°, 320 p.

1948 : *Choix de Poésies de Georges Rodenbach*, Paris, Fasquelle, Préface de Louis Piérard, Notice biographique de Pierre Maes.

1949 : *L' Amitié de Stéphane Mallarmé et de Georges Rodenbach*, Genève, Pierre Cailler, in-18, 169 p., Préface de Henri Mondor de l'Académie Française.

Pour une bibliographie plus complète, on se référera à l'édition de *Bruges-la-Morte*, Paris, GF Flammarion n° 1011, 1998, pp. 339-342. Présentation, notes et dossier documentaire par Jean-Pierre Bertrand et Daniel Grojnowski.

EDITIONS DE RÉFÉRENCE POUR LE CATALOGUE

Joris-Karl Huysmans, *Là-Bas*, Folio Classique n° 1681, Paris, 2002.

Stéphane Mallarmé, *Œuvre*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris.

Stéphane Mallarmé, *Vers de circonstance*, Poésie/Gallimard.

Georges Rodenbach, *Bruges-la-Morte*, GF Flammarion n° 1011, Paris, 1998. Présentation, notes et dossier documentaire par Jean-Pierre Bertrand et Daniel Grojnowski.

Georges Rodenbach, *Œuvre complète* (2 tomes), Ed. Le Cri, Bruxelles, 2000.

François Ruchon, *L'Amitié de Stéphane Mallarmé et Georges Rodenbach*, Pierre Cailler éditeur, 1949.

PRINCIPALES SOURCES CONSULTÉES

Fonds Georges Rodenbach des Archives et Musée de la Littérature (Bibliothèque Royale de Bruxelles).

Jo Berten, *Brugge en de Franstalige letterkunde*, Brugge, Centrale voor Culturele Vorming, 1996.

F. Bonneure, Dr. M. Vanhoutryve, K. Puyppe, *Het Stille Brugge, 100 jaar Bruges-la-Morte*, Brugge, Stichting Kunstboek, 1992.

Joël Goffin, *Sur les pas des écrivains de Bruges à Damme*, Bruxelles, Ed. de l'Octogone, 1999.

P. Maes, *Georges Rodenbach 1855-1898*, Gembloux, Duculot, 1952.

Paul de Saint-Hilaire, Bruges, *Le Temple et le Graal*, préf. de Marc De Langhe, Premier Echevin de Bruges, Sympomed-Edimet, Bruxelles, 1993

Andries Van den Abeele, site internet : <http://users.sky-net.be/sb176943/AndriesVandenAbeele/bibliography.htm>

L'exposition du Musée Stéphane Mallarmé prolonge, en l'étoffant, celle qui s'est tenue du 11 au 30 janvier 1999 à la Maison du Livre à Bruxelles à l'occasion du 100^{ème} anniversaire de la disparition du poète, «*Georges Rodenbach, L'Amant de Bruges*». Un projet conçu par Joël Goffin avec l'appui logistique de Joëlle Baumerder, Directrice de la Maison du Livre.